L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : 73 rue de Chartres

NOUVELLE-ORLÉANS
DIMANCHE, 4 DECEMBRE 1892.

THEATRE DE L'OPERA.

La matinée Sigurd.—Le soir le Chalet et les Surprises du divorce.

Nous n'avons pu assister à la reprise de *Lucie* ; nous avions espéré voir, dans la soirée, quelqu'ami qui eut été de la représentation ; mais non, ce rencontre nous a manqué et force nous est de garder silence sur cette exécution, que nous aurions écoutée avec le plus vif intérêt.

On ne ménage point les tentations au public des matinées ; encore une autre que porte l'affiche de ce jour et à laquelle il accombera gracieusement.

Nous voulons parler de *Sigurd*, un ouvrage qui a pris pied ici beaucoup plus vite qu'on ne se l'était imaginé et qui promet de faire longue carrière et de demeurer au répertoire de notre Opéra.

Or, vous le savez, il est peu, fort peu de grands ouvrages lyriques de la nouvelle école, dont on en puisse dire autant. Le plupart ne fournissent aucun longue traite qu'à Paris, dans la province leur existence est, en général, éphémère.

Sigurd renferme effectivement des beautés de très grand ordre, et surtout il ne se classe point parmi les œuvres de ces novateurs effrénés qui s'imaginent créer, en essayant de bouleverser le drame lyrique tel que les maîtres l'ont conçu jusqu'ici. Marche en avant, perfectionnement, soit ; mais causer des ruines sans rien édifier de grandioso, de durable à leur place, non pas.

Dans son *Sigurd*, M. Reyer n'a pas fait litière de la scène au profit de l'orchestre ; il s'est souvenu qu'il y a, au delà de la rampe, des instruments, aux timbres divers, et qui gardent bien encore leur prix : les voix.

Peut-elles assez il a écrit de belles pages, sans préjudice de son orchestre.

Pour celui-ci, il a fait preuve d'ingéniosité, de science ; pour celui-là, il a montré sentiment, imagination.

C'est grâce à cette dualité mélodiste, symphoniste que M. Reyer captive son auditoire ; et, mais jamais tomber dans les banalités, n'est pas de celles qui, pour être comprises imposent la corvée d'un casse-tête chinois.

Sigurd a eu aussi la bonne fortune d'être créé à la Nouvelle-Orléans dans des conditions toutes favorables ; et la reprise, cette saison, en a été également heureuse.

Vous en jugerez tout à l'heure et vous vous rendrez avec entière confiance à cette matinée, fort attendue, quand nous vous aurons rappelé que la distribution de ces quatre actes est celle-ci :

Sigurd.....M. Rayneard
Brunehild.....Mme Lemaire Schweyer
Gunther.....MM. Chauvreau
Hagen.....Maizac
Le Grand Prêtre.....Dethurens
Hilda.....Mlle Boudoes
Uta.....Mme Monnier

Mise en scène fort soignée et qui complète le charme de ce spectacle.

Là ne finira pas l'aventure pour les plaisirs du dimanche, tant malmenés par les rigoristes.

Le soir une affiche d'une rare attraction, nous vous l'affirmons : *Le Chalet—Les Surprises du divorce.*

On ne recommande pas le *Chalet*. Ce diable de petit acte est d'une vitalité sans pareille. Cela est allègre, sonnant ainsi qu'au premier jour. Des les premières mesures de l'orchestre, dès les premières notes de l'introduction ; c'est comme un jaillissement de l'œuvre, et tout le long de l'acte—qui ne dure pas moins d'une heure—ce sont les pailletes d'or de la mélodie qui vous enchantent, charmant filet d'eau. Trois rôles seulement, mais entre lesquels il est bien difficile de choisir.

A la suite de ce lever de rideau, la comédie nommée plus haut : *Les Surprises du Divorce*. C'est une de celles qui gagnent encore à être revues ; c'est pourquoi bonne partie du public l'a demandée.

Elle est un des types les mieux réussis de la comédie moderne ; c'est l'œuvre de maîtres faiseurs ; c'est la fantaisie galopante d'irrésistibles amuseurs.

A chaque acte c'est cascade nouvelle de mots et de situations qui portent d'emblée, pour peu que les interprètes aient le moindre tempérament comique.

Or ceux qui paraissent là y ont fait leurs preuves ; preuves qui leur ont valu un succès très marqué, auquel l'administration devra deux belles recettes.

Car certainement cette seconde soirée attirera autant de spectateurs que la première ; s'il en était autrement, ce serait à laisser croire qu'il faut renoncer à un genre attrayant, utilisée au possible et que, pour notre part, nous voudrions voir se perpétuer à la Nouvelle Orléans.

On annonce, pour après-demain, mardi, *Roland à Roncevaux*, avec la même distribution, excepté le nom de Mlle Boudoes qui est substitué à celui de Mme Jane Bayon.

Mercredi soir, 7 décembre, *Le Pardon de Ploermel* (*Dinorah*), représentation supplémentaire offerte aux abonnés pour remplacer une des trois représentations qu'on n'a pu donner à cause de la grève.

Dimanche soir le spectacle commencera à 7 heures et demie.

MUSIQUE.—Tous nos remerciments à Mlle Amélia Cammack qui a bien voulu nous adresser un exemplaire de sa dernière composition pour piano : *La Coquetterie*. Ce Caprice, d'une jolie couleur, est dédié à Mme D. A. Chaffraix.

Grand Opera House.

Ce soir, début de la troupe d'opéra-comique, dont M. Kimball est le directeur. Elle nous arrive, précédée du succès qui ont eu leur retentissement. Elle a pour étoile Mlle Corinne, une favorite du public américain, qui applaudit en elle brillerie et chaleureuse.

Cette compagnie débutera dans *Aroséne*.

Horloger et Bijoutier.—Tous les ans, à pareille époque nous ouvrons nos colonnes, et cela avec plaisir à un horloger et bijoutier de grand mérite, M. Barbier, successeur de M. Stand- due Fourrier, de très honorable mémoire.

C'est dans les trente jours qui vont suivre qu'on fera des cadeaux ; on veut qu'ils soient utiles et qui restent fidèles à la tradition. C'est cette circonstance qui aujourd'hui, fait mettre pour même l'occasion de dire un mot de M. Barbier et de son magasin qui ne manquera pas d'achalandé, certes, tant son collection de bijoux nouveaux, magnifiques, vient d'y arriver : montres, diamants, etc. Et puisque nous avons écrit plus haut le nom de M. Fourrier, mentions que M. Barbier est son élève, que cet après de consciencieux, d'une, de consciencieuses études, qu'il en a été l'associé et enfin, le successeur. Ceux donc qui lui confieront des travaux peuvent être sûrs d'avance qu'ils en recevront pleine, entière satisfaction.

IF YOUR BACK ACHES,
Or you are all worn out, really good for nothing, it is general debility. Try
BROWN'S IRON BITTERS.
It will cure you, cleanse your liver, and give a good appetite.

Académie de Musique.

Ce soir c'est le tour de Mlle Vernona Jarbeau qui fera sa rentrée dans une pièce qui n'a jamais été jouée ici, si nous ne nous trompons : *Starlight*.

Or l'ouvrage—ce que l'on appelle comédie musicale sur la scène américaine—lui a valu partout l'accueil le plus aimable et partout nessi de sonnantes affaires.

Mlle Jarbeau, que notre parterre connaît bien, est entourée d'une très recommandable troupe d'artistes et de *spécialités*.

Il va sans dire que, dans cette comédie musicale, est mis à contribution le dicharographie : c'est la loi dans le monde théâtral aux Etats-Unis. Demain, seconde représentation.

Théâtre St-Charles.

Au mélodrame succède ce soir l'opéra comique, que va nous donner, durant une semaine, la troupe de M. Gran, un nom bien connu de nos lecteurs.

Chaque saison il vitate la Nouvelle-Orléans, après avoir parcouru un long itinéraire ; on nous assure que le personnel dont le début aura lieu ajour d'hui, est une des troupes les mieux réussies par lui. Voilà donc rendez-vous pris au St-Charles pour bien du monde pour les soirées qui vont suivre.

La nouvelle troupe débutera par *Bocace*.

Théâtre Wenger.

Ne pas oublier que le spectacle commence à cinq heures le dimanche. Le programme se compose de scènes et chansonnettes comiques, mélodiques, séance de magie, etc.

PRIX D'ENTRÉE 15 cents.

Concert.

Nous appelons l'attention sur une annonce relative à un concert qui sera donné prochainement par deux artistes : La Lyre d'Orphée—Le Luth—sa belle fée du Professeur Geo. L. O'Connell, et dont nous nous sommes occupé ajourd'hui, s'il n'en avait été parlé antérieurement et à notre tour dans l'*Abeille d'hier*.

DR. PRICE'S
Cream Baking Powder.
La seule Poudre de Crème de Tartre Pure.—Pas d'Ammoniaque ; Pas d'Alun.
En usage dans des millions de familles—40 années d'épreuve.

LA CAPITAINE.

I

A Tardeta, petite ville du pays basque, on voit la plus riant des cimetières. L'été, il est rempli de tant de fleurs que la route qui le borde en est embaumée. On y rencontre beaucoup de tombes d'officiers, car, depuis bien longtemps, depuis nos vieilles guerres, nombre de capitaines sont venus "manger leur retraite" dans cette vallée tranquille des Pyrénées. C'est à peine du pain blanc que le pain de la gloire ; ces vétérans n'ont pas laissé de quoi élever à leur mémoire des monuments somptueux : des tables de pierre avec une inscription, et voilà tout.

Deux de ces modestes sépultures, dans un coin du cimetière, attirent le regard par la belle parure de roses des quatre-saisons qui les encadre. L'une des pierres est fendue par les gelées, criblée par les averses. C'est qu'aussi elle est vieille ! Elle porte cette mention : "*Jacques Pommayral, capitaine aux voltigeurs de la Garde, tué à Wagram*". L'autre est presque neuve ; on y lit : "*Jean-Jacques Pommayral, capitaine aux voltigeurs de la Garde, tué à Borny*".

L'aïeul et le petit fils, même grade ; ayant servi dans le même corps : la Garde, tous les deux, bien que ce ne fût pas la même Garde, car ce n'était pas le même Empereur.

Ce matin-là, vers la fin d'août, Mme Pommayral, ayant donné ses soins aux deux tombes, s'agenouilla devant la plus récente, puis se releva, traversa le cimetière et regagna la route. Elle était née Marinall, une vieille souche basque ; les Pommayral, depuis Jacques, le mort de Wagram, marié aussi à une fille du pays, étaient toujours demeurés à Tardeta. Mme Pommayral avait suivi son mari, Jean-Jacques, le mort de Borny, dans toutes ses garnisons. C'était une maigre et longue personne de cinquante ans environ, marchant avec une raideur toute militaire. Elle portait encore le grand deuil de veuve : une robe de laine aux plis rigides, le châle à double pointe et le blanc bandeau sur le bonnet noir.

Bientôt, elle joignit la grande place carrée, formée de maisons bâties sur un plan uniforme et reposant sur des arcades ombrées ; puis, une rue tortueuse qu'assombrissent sur le côté gauche de vieux murs tapissés de feuillages, restes d'un manoir disparu.

Justement, en face de ce manteau sombre de lierre, s'ouvrit la maison Pommayral.

Au rez-de-chaussée, deux boutiques louées au mercier et au vannier, qui occupait aussi le jardinet et la cour ; à l'étage, le logis de la veuve. Avec les huit cents francs de sa pension, cette maison, une sapinière dans la montagne et deux prés au bord du Saison, qui coorts à revenir à la vallée, formaient le bien de la "capitaine". Un maigre revenu de deux mille francs, dont elle envoyait la moitié à son fils, Jacques Pommayral, à Paris.

Aussi le repas qu'elle trouva préparé en rentrant était-il frugal : un œuf, une grappe de raisin. Sa servante était octogénaire. Une personne : ennemie avait un jour demandé à Mme Pommayral pourquoi elle ne prenait pas une fille plus jeune et plus alerte ; la capitaine avait répondu.

—C'est que la jeunesse a les dents longues !

II

Jacques Pommayral, à Paris, justement à la même heure, déjeunait de deux plats substantiels et d'un dessert, dans un restaurant du quartier de la Banque, où se rendaient les commis de voisinage.

L'arrière-petit-fils du soldat de Wagram et le petit-fils du soldat de Metz s'était trouvé, l'année précédente, une vocation pour le commerce. Autant ce métier-là n'en aurait, aux yeux de la veuve, car tous les métiers lui déplaisaient, sauf un. En prenant le chemin de Paris, Jacques savait bien qu'il emportait toute la tendresse de sa mère, mais la moitié seulement de son estime ; il était le premier Pommayral, depuis quatre générations, qui n'ait pas été soldat.

La capitaine n'était point ce qui s'appelle en tous pays, même aux Pyrénées, une maman-gâteau ; ses avis comme ses remontrances étaient courts et rudes ; en revenant le dernier baiser de son fils, elle lui avait dit :

Souviens-toi que l'honnêteté ne permet pas les amusements aux garçons qui n'ont pas de bien !

Jacques avait oublié quelquefois cette parole grave ; la mémoire lui en revint ce jour-là, au moment de régler le prix de son repas. Il en est une petite rongeur au front. Pourtant, un Basque saura toujours payer de sa personne. Jacques Pommayral, pour le moment, n'avait pas d'autre monnaie.

Ce beau garçon de vingt-deux ans se leva résolument de la table qu'il occupait ; secouant ses cheveux noirs toute bouclée, il en alla, avec un dandinement des hanches, un sourire gracieux aux lèvres, vers le comptoir où se tenait une grosse dame :

—Qu'on marque cela avec le reste ! dit-il ; je réglerai le tout demain.

La grosse dame prit un visage de pierre.

Placé près du comptoir, le patron avait entendu. Sa serviette sous le bras, il se dirigea vers la porte du restaurant qu'il ouvrit et referma derrière lui. C'était un homme très-correct, incapable de causer de la peine à un de ses clients devant le monde.

Jacques comprit qu'il allait le retrouver sur le trottoir ; et, en effet, quand il sortit à son tour, le patron, embusqué, lui dit d'un ton :

—Monsieur Pommayral, il y a quelque temps que ce doit être pour demain !

—Croyez-vous, monsieur Perrichon, qu'il y ait quatorze...

—Monsieur Pommayral, je sais compter !

Jacques reprit son chemin vers sa maison de commerce ; il allait, la tête basse, mâchonnant ses gros sonets. Il en prévoyait de toutes parts une grêle, une série, et ne se trompait point. M. Jac qui le fit appeler dans son cabinet. M. Jaquin n'était le riche marchand qui l'employait : encore un patron !

—Pommayral, lui dit cet homme sévère, j'ai reçu des réclamations qui vous concernent. Vous avez des dettes ; je n'aime pas cela. Tenez-vous pour averti !

Qui revint pensand à son écritoire ? Ce fut Jacques Pommayral. Tout le jour, il travailla sans que ses camarades osassent pas lui arracher un mot. Quand vint l'heure et les bureaux se fermaient, il mit une grosse demi-heure à regagner sa chambre garnie, située dans la rue des Bons-Enfants ; il lui aurait suffi de quatre minutes.

Le pauvre garçon était bien en peine. Il n'avait pas le courage de prendre franchement la clef des champs, et il n'osait rentrer chez lui. C'est que là il était attendu.

Cette fois, point par un patron.

Sous la voûte de l'allée, Mlle Rose Laurent, en robe de ballets à fleurettes, donnait des signes d'une impatience assez nerveuse. Mlle Rose, de son métier était "danseuse" ; seulement, n'aimait pas à faire son métier. Une forte bourrasque accueillit le retardataire.

—A quoi pensait-il ? Est-ce joli de faire attendre une femme ? Et n'était-il pas bien l'heure de dîner ? Vite, en route ! On irait au restaurant de Jacques ; après cela, on ferait une promenade quelque part, sous des arbres.....

Jacques ne répondait pas..... Enfin, d'une voix bien basse, il confessa que son restaurant lui était fermé..... Plus de crédit !

—Eh bien ! dit Mlle Rose en riant, nous irons dans un autre !

Il regarda les dalles du trottoir ; elle comprit. Point d'argent ! Il pouvait bien n'en pas avoir. Est ce un crime ? Quand elle, plus avisée, elle s'arrangeait pour en avoir toujours un peu.

Et Mlle Rose, approchant en jolie bouche de l'oreille du pauvre hère, n'y glissa qu'un mot, avec bien de la délicatesse. Jacques Pommayral, le fils des braves ensevelis dans le cimetière de Tardeta, rougit, balbutia, et, tout-à-coup, tournant les talons, disparut au tournant de la rue. Elle en demeura tout étonnée ! Mlle Rose interrogée en conscience et ne comprit point qu'elle eût pu offenser cet original en offrant de lui prêter la moitié d'un louis. S'en allant le soir, puisqu'il la plantait là, elle le dissit :

—Est-il bête ! ..... Mais il ira donc se coucher sans dîner ?.... Quel dommage ! Un si gentil garçon !....

Jacques Pommayral ne rentra que tard cette nuit. Son estomac n'était guère satisfait d'une si longue promenade à vide, mais Jacques n'éprouvait de réclamations qu'à peine. Il venait une beaucoup réfléchir, il avait vu de près le fond et d'assez honnêtes garçons que lui avaient trébuché, faute de courage ; ses résolutions étaient prises.

Il écrivit :

"Ma mère, au Pommayral ne peut avoir de dettes....."

La mère pouvait répondre :

"Il n'y a pour cela qu'un moyen : c'est de n'en pas faire."

Mais ce ne fut point ce que ripsta la veuve rigide. Jacques avait reçu quelques pièces blanches d'un de ses camarades, il vivait en anachorète, de pain et d'eau depuis une semaine, quand un paquet lui arriva de Tardeta. Il le défit d'une main fébrueuse. Le paquet renfermait le sabre et les épaulettes du capitaine Jean-Jacques, son père, et ce billet :

"Mon fils, je vous envoie tout ce qui me reste ; faites-en de l'argent, si le cœur ne vous manque pas."

Il pâlit et ne réfléchit qu'un moment, refit le paquet, y remit les précieuses reliques, en y ajoutant un billet, lui aussi :

"Ma mère, c'est dit ! Je vous ai comprise. Pour vous plaire et pour me punir, demain je me ferai soldat."

III

La veuve, à la fin d'un beau jour, était assise sur un balcon de bois qui courait sur la façade postérieure de sa maison. Le torrent coulait sous ses yeux, ne remplissant plus, en ce moment de l'été, qu'une partie de son lit ; de large bancs de cailloux blancs émergeaient au-dessus de l'eau claire. Des bandes de prairies, plantées de peupliers en rideau, s'étendaient entre la berge et le pied d'une ligne de petite monts verts. La vue était fraîche et tranquille.

Mais la paix ne régnait point dans le cœur de la veuve. Elle regarde s'élever vert au-dessus des monts verdoyants ; la haute cuaine lui apparut, noyée dans des vapeurs brillantes qui, des teintes argentées, passèrent en un moment au lilas, puis au violet sombre. La silhouette d'une de ces hautes montagnes se détacha bientôt en relief noir sur la transparence de ce ciel d'août ; elle avait une figure très-particulière, celle d'une gigantesque main humaine, dont ses cinq plos formaient les cinq doigts.

Mme Pommayral ne se lassait point de considérer le "Beat-Mendietto," et ce mont bizarre lui suggérait des pensées. Autrefois la légende du pays, cette énorme main de pierre, c'est celle de Roland, le neveu de Charlemagne, qui en souffleta les Barrazine ; et sous cette formidable gifle, des milliers de ces infidèles demeurent abattus dans le creux des vallons. Hélas ! le fils que la veuve avait en son cher mari Jean-Jacques, ce fils unique, si fortement aimé à son tour, avait cruellement souffleté ses espérances !

Mais Mme Pommayral songeait à la réponse qu'elle avait faite à la confession de jeune homme, et se disait qu'elle aussi avait quelquefois soufflété son orgueil.

Les monts n'étaient plus que des masses d'ombre, le grand tapis bleu, là haut, se piquait d'étoiles, et la veuve poursuivait une veillée qui ne lui coûtait rien, puisqu'il n'y avait pas de lampe allumée. Elle savait bien qu'elle ne pourrait pas se lever dans son lit et que la nuit serait longue. Sa conscience ne lui faisait aucun reproche, mais son cœur jetait un plainte sourde. Elle serait morte plutôt que de s'avouer qu'elle avait peut-être été trop rude ; et, pourtant, la peur de l'avoir été faisait tremblier ses longues mains osseuses croisées sur sa jupe noire.

Elle n'avait qu'une pensée, dont elle essayait de se défaire, mais qui revenait sans cesse, bourdonnante et taquine, comme ces insectes que nous voulons chasser et qui nous obsèdent, plus fuyards, plus têtus jusqu'à ce qu'ils se soient incrustés dans notre chair ou que nous les ayons tués.

Mais on ne tue pas l'ennemi intérieur ; il faisait son chemin dans le cœur de la veuve ; elle avait beau vouloir ne pas l'entendre :

—Qu'aurait fait le père ? se disait-elle.

Et, machinalement, elle répétait :

—Qu'aurait fait le père ?..... et si je n'ai pas se faire ce qu'il aurait fait, si je bien agi ?

Enfin, elle se décide à regagner sa chambre.

IV

Le jour, en se levant, lui apporta un redoublement d'angoisse.

Elle avait cent fois fait et refait ses calculs ; si le messager ne venait point avant dix heures, ou si le facteur de la Poste passait, sans s'arrêter, devant la maison, ce serait donc que la leçon qu'elle avait voulu donner à ce fils ingrat, mais si honnête agresfois,—elle le savait bien,—ce serait que cette leçon n'aurait point réveillé son cœur !

A huit heures, la capitaine se rendit au cimetière, là-bas, hors de la ville ; elle soigna les tombes, émonda les rosiers, s'agenouilla devant la pierre neuve, et revint. En traversant la grande place elle s'arrêta, la gorge serrée. Le messager marchait devant elle et s'engageait dans la rue.

Elle ne crut point presser le pas, mais elle l'avait militaire. Les gens de Tardeta s'amusaient quelquefois à voir cette grande forme noire dévorer l'espace. La veuve arriva devant sa maison juste au moment où le messager allait y frapper :

—Oh ! bien ! dit-il, comme ça se trouve ! Voilà une lettre pour vous, madame Pommayral. Et je crois bien que c'est de même, avec votre respect, que j'ai portée, l'autre semaine, à Mauléon.

C'était bien la même, et voilà pourquoi des larmes remplissaient les yeux de la capitaine ! Elles étaient douces, et son cœur se fondait. Elle paya le port, saisit la caisse, courut l'ouvrir dans sa chambre et, sur les épaulettes d'or, trouvant le billet de Jacques, elle jaillit les mains.

—Mon fils sera toujours un honnête homme ! mon fils sera soldat ! disait-elle ; je pense que ceux qui dorment là-bas sous mes rosiers seront contents !

Pour que Jacques payât ce qu'il devait, avant d'entrer au régiment, elle fut alors obligée d'engager ses revenus chez le notaire ; elle appela sa servante :

—Vieille mère, avons nous encore des coiffures dans l'armoire ?

—Oui dà ! fit la servante ; celles d'abricots n'ont pas seulement été touchées.

—Avec du pain, dit la vieve héroïque, il faut vivre pendant quelque temps que cela nous suffise.....

Récemment, un théâtre des boulevards avait repris une célèbre opérette. On y voit une princesse extravagante qui se joue du sabre de son père. Elle fait rire, mais elle a tort. Ces religieuses-là ne sont pas un jeu pour tout le monde.

PAUL PERRET.

Pharmacie Américaine.—Il vient d'être ouvert une pharmacie, rue du Canal, 215, un excellent choix de médicaments purs et parfumeries françaises, qui se vendront à des prix d'une extrême modicité. Depuis longtemps, d'ailleurs, le public sait que tout ce qui s'y vend est de première provenance. Il sait aussi que nulle part ailleurs on achète à meilleur marché. Entre autres articles que signale un avis qu'on lira plus loin, sont : Huile de foie de morue de Norvège, Vin de Quinquina simple et ferrugineux, elixir au Magnésia, bandages herniaires, articles en caoutchouc, savons, essences, extraits, eaux de cologne des fabricants les plus renommés. Lubin, Pinaud, Roger Gallet, Piver, Conrray.

For Malaria, Liver Trouble, or Indigestion, use BROWN'S IRON BITTERS

Deux jolis mots d'Hector Crémieux.

L'auteur d'*Orphée*, étant à Luchon, il y a un mois, paraissait triste et fatigué ; et comme quelqu'un lui disait qu'il avait, pourtant, tout pour être heureux :

—Ah ! dit-il, pas toujours. Voyez-vous, le bonheur est une roulette qui a beaucoup trop de zéros !

Mme X....a pris à son service une jeune femme de chambre dont la salveté primitive l'enchante.

Elle l'envoie chez un éditeur de musique, demander le *Rondeau élégant*. Le commis remet un roulaau à la jeune fille, qui reste assise, et passe à un autre client.

Un quart d'heure se passe. Le commis étonné :

—Mais, mademoiselle, vous êtes servie, qu'attendez-vous ?

—Madame m'a dit de rapporter le *Rondeau élégant*. J'attends les gants.

Mme X.... est très franco-russe. Chez elle, en effet, tout est à la Russie pour le moment ; chansonnettes russes, parfums russes, mets russes.... Russie *for ever !* Tanpis l'on plaisante doucement ;

—Tout ça, lui dit-il, voyez-vous, madame, c'est affaire de mode. Il y a longtemps que l'aneda inventé celle-là. Tenez, moi qui vous parle, il y a vingt ans que je se porte qu'à des chansonettes russes !

Tentative de suicide.—Hier matin à 4 heures, M. E. D. Noesel, un musicien, âgé de 35 ans, et habitant au No 80 de la rue Bourbon, a tenté de mettre fin à ses jours en s'injectant de la morphine dans le moilet. Son état était très critique, lorsqu'on s'en est aperçu, il a été transporté à l'hôpital et on n'est qu'au bout de trois heures que les médecins ont pu constater un peu d'amélioration dans son état. On pense qu'il a été poussé au suicide par la perte de son argent au jeu.

Autre tentative de suicide.—A 4 p. m., Mme Marie Schomaker âgée de 19 ans, habitant rue Carondelet No 545, et qui il y a quelques jours avait essayé sans y réussir, à mettre fin à ses jours, a fait hier, pour nouvelle tentative avec du laudanum. Elle a été secourue à temps par les étudiants. Son mari s'est suicidé il y a 3 semaines environ avec le même poison.

Le feu.—Hier matin, à 1 heure 30, le feu a endommagé pour environ $10 une étable située au No 316 de la rue Sud Bassin et appartenant à M. F. Holder.

Vol.—Un inconnu qui s'est introduit chez Mme M. Segrave, No 453 rue White, a volé pour environ $35 de bijoux et une somme de $6 35 en argent.

Sans caution.—John Rohm qui, vendredi soir, a dérobé avec sa voiture Wm Wartel, un enfant de 8 ans, au coin des rues Jackson et Carondelet, a comparu devant le juge Whittaker, qui l'a renvoyé devant la Cour Criminelle sous caution de $2,000.

Recettes des Recorders.—Les recettes des recorders pendant la semaine ont été comme suit :

E. S. Whitaker, 1er Recorder	$208 00
A. R. Moulin, 2nd Recorder..	445 00
A. F. Michel, 3me Recorder...	50 00
Jno. L. Smith, 4me Recorder	33 50
W. E. Willett, 5me Recorder	37 50
Total.....	$783 00

Recettes des Recorders.—Les recettes des recorders pour le mois finissant le 30 novembre 1892 :

Ed. Whitaker, 1er recorder.	$1,280 55
A. R. Moulin, 2me recorder...	1,114 00
Chas. Delabretonne, 2me recorder, pro tem.....	15 00
A. F. Michel, 3me recorder....	223 50
D. P. Casey, 3me recorder pro tem.....	20 00
Jno. L. Smith, 4me recorder	62 50
Sam Levy, 4me recorder pro tem.....	32 50
W. E. Willett, 5me recorder..	51 50
Total.....	$3,799 55

Rapport du Trésorier.—Le trésorier de la ville fait le rapport suivant pour la semaine :

Balance comptant au 26 novembre 1892.....	$395,262 42
Recettes depuis.....	16,129 30
Total.....	$411,391 72
Moins les payments.....	12,984 55
Balance au 5 novembre..	$398,407 22

CHRONIQUE DE LA VILLE.

Nouvelle-Orléans, 4 Décembre 1892.—Indications pour la Louisiane : Beau temps, vents variables du sud.

Température du 3 décembre 1892, Thermomètre de E. & L. CLAUDEL, Opticien. No 142 rue du Canal. Entre Carondelet et Baronne.

		Centigrade
7 heures du matin.....	64	18
Midi.....	72	22
3 P. M.....	76	24
6 P. M.....	74	23

Mariages, naissances et décès, inscrits au Bureau de Santé pendant les dernières 24 heures.

MARIAGES.—Michael Graff à Mlle Angéline Ranger ; George C. Bauman à Mlle Julia Wall ; Charles Metzger à Mlle Clara Mary ; Louis Lubelski à Mlle Mol le Lobetain.

NAISSANCES.—Mme John B. Redmond, un garçon ; August H. Meunier, une fille ; Ernest Hyacinthe, une fille ; John Bellott, une fille ; George T. Davis, un garçon ; Joseph Gibbons, une fille ; R. A. Wolf, une fille ; Peter J. Miller, une fille ; Joseph Fraite, un garçon.

DÉCÈS.—Louis Carter, 40 ans, 80 rue Cypress ; John Johnson, 40 ans, Hôpital de Charité ; Mme Christian Gressler, 29 ans, Camp Parapet ; Mlle Carrie B. Malmar, 18 ans, 94 rue Washington ; Mme Veuve Elizabeth Harper, 70 ans, 134 rue Perdido ; Jacob Sanders, 49 ans, Louisiana Retreat ; Mme R. Ford, 21 ans, 120 rue St. Joseph ; Pompey Lee, 54 ans, rues Camp et Berdeaux ; Arthur L. Jones, 3 ans, 86 rue Magazine.

Ventes inscrites au bureau de l'annotateur des aliénations :

M. Carroll à J. Bunol, deux terrains bornés par les rues Banau, Remparts, Gravier et Perdido, $4000.

J. Cherrie et al à T. Callaghan, un terrain borné par les rues Bordeaux, Lyons, Perrier et Colisée, $600.

H. Rey à H. Hecker, deux terrains bornés par les rues Burthe, Clinton, Hillary et Troisième, $520.

D. Lemley à F. Gordon, deux demi-terrains bornés par les rues Broadway, Chestnut, Esther, et Wall, $950.

F. Winter au Mutual Building and Homestead Association, un terrain borné par les rues Melpomène, Fréret, Terpsichore et Howard, $2,600.

Mme T. Gaudet et Al., à J. Door, un terrain borné par les rues Market, Nouvelle Levée, Delord et Tchoupitoulas, $650.

A. Erman, à Mme L. Rosenbaum, un terrain borné par les rues Magnolia, Poeyfarré, Calliope et Camp, $3,000.

Mme E. E. Meiler, à E. Ulmer, un terrain borné par les rues Magnolia, Premiere, Deuxième et Locust, $315.

Parkside Improvement Co Ltd, à J. Grimore, deux terrains bornés par les rues Martha, Webster, Henry Clay et Laurel, $825.

Cour de Circuit.—Pullman Southern car Co. contre la Chicago, Saint-Louis and N. O. R. R. Co. Jugement en faveur des défendeurs pour $12,000.

J. Trahina et autres contre la ville. Les exceptions de la ville étant rejetées par le juge, l'affaire sera jugée sur ses mérites.

Cour civile.—Le coroner a demandé l'envoi des aliénés suivants à Jackson :

W. B. Kingross contre la Ocean Club, pour $989,65.

Hugh Flynn contre le même, pour $289,75.

Dan Jackson contre J. M. Jacobs, pour $233.

Phil. Becker contre Catherine Shelling ; pour obtenir l'annulation d'un acte de vente.

Cour Criminelle.—Section A.—Après une séance d'une heure, la Cour Criminelle a ajourné hier soir à ce matin, sans que le deuxième juré ait été trouvé parmi les personnes dont les noms figuraient sur la liste. La défense a épuisé le nombre de rejets auquel elle avait droit. Elle comptera de prouver que le caporal Fitzgerald a été tué accidentellement par l'agent Moore qui a tiré des coups de revolver pendant la bagarre. Soixante-huit témoins à charge et à décharge seront entendus.

Vive la gaieté !—Nous lisons à la hâte ces lignes sur le papier, et les échos d'une délicieuse sérénade, au vieux journal donnée hier soir, ne flottaient pas encore tue, la fumée des fusées, des chandelles romaines, lancées devant nos bureaux, ne s'était pas encore dissipée, quand un carton gracieux de forme nous a été remis nous invitant à une fête : Tombola, danses, fonctions, ce qu'il est convenu d'appeler "l'installation" des officiers du *Ramblers Club*.

La fête qui, nous n'en doutons pas, a été brillante, a été précédée d'une promenade dans les principales rues de la ville. Quand on se dit *Rambler*, il est bien permis de rôder un peu.

Les vagabonds d'hier, tous de bonne compagnie, avaient à leur tête leurs nouveaux élus :

P. Lacouriège, président ; Geo Eiks, vice-président ; A. Thiesen, Jr., secrétaire archiviste ; W. J. Léonard, secrétaire aux finances ; W. C. Harder, trésorier ; W. Powell, sergent-d'armes ; Jas Lubben, grand maréchal ; T. H. Byrnes, 1er aide maréchal ; J. Ernst, 2d aide maréchal.

Directeurs—P. Lacouriège, Geo Eiks, A. Thiesen, Jr., W. J. Léonard, W. C. Harder, T. C. Albares, A. Schomaker, Geo H. Miller, Geo A. Fick.

Et puisque nous sommes sur le sujet de la gaîté, annonçons qu'un autre club, —de bons vivants aussi, ceux-là, les *French Market Buzzards*,—a conçu un projet charmant qu'il mettra à exécution dans un avenir prochain. Il se propose, d'amuser la population tout en s'amusant lui-même : de faire, la veille de Noël une parade de nuit, mais une parade qui n'aura rien de banal. Il groupera ses membres en une série de tableaux sur des chars, un peu à la *Mystic Krewe of Comus*.

La note qui nous est transmise dit qu'un bal suivra la parade, et qu'il sera donné dans la salle du Bataillon d'artillerie Washington.

Les Buzzards sont d'aimables farceurs ; peut être se proposent-ils de satiriser, de railler un peu nos mœurs, *Ridendo castigat mores*. Si oui, tant mieux ! la gaîté rie des rieurs sera nombreuse.

Tentative de suicide.—Hier matin à 4 heures, M. E. D. Noesel, un musicien, âgé de 35 ans, et habitant au No 80 de la rue Bourbon, a tenté de mettre fin à ses jours en s'injectant de la morphine dans le mollet. Son état était très critique, lorsqu'on s'en est aperçu, il a été transporté à l'hôpital et on n'est qu'au bout de trois heures que les médecins ont pu constater un peu d'amélioration dans son état. On pense qu'il a été poussé au suicide par la perte de son argent au jeu.

Concours de 1892.

Considérant que le choix du sujet laissé à chaque concurrent, n'a pas produit les résultats qu'on en espérait, l'Athénée décide de revenir à l'ancien système. M. le Président invite chacun des membres présents à proposer un sujet qui devra être traité *par les concurrents des deux sexes*.

Le sujet suivant réunissant la majorité des suffrages, est adopté :

DE LA PART PRISE PAR LES CRÉOLES DANS LES ÉVÉNEMENTS HISTORIQUES DE LA LOUISIANE.

PROGRAMME.

L'étendue de temps fixée pour le concours est de sept mois, du 15 juillet prochain au 16 février 1893.

L'auteur du manuscrit qui aura été jugé le meilleur, recevra une médaille d'or.

Toute personne résidant en Louisiane est invitée à concourir.

Les manuscrits ne seront pas reçus après le 15 février ; ils seront écrits aussi lisiblement que possible, sur papier décolier réglé, avec une marge, et seulement sur le *recto et les lignes* ; ils ne devront pas dépasser 25 pages.

Chaque manuscrit sera remis sans nom d'auteur, mais portant une épigraphe ou devise qui sera reproduite sur une enveloppe cachetée, dans laquelle l'auteur aura écrit son nom et son adresse.

Le comité nommé pour examiner les manuscrits, ouvre *seulement* l'enveloppe contenant le nom du concurrent qui a mérité la médaille, pour s'assurer qu'il est dans les conditions du concours.

Le comité pourra accorder des mentions honorables, s'il le juge convenable.

Le manuscrit couronné sera publié dans le journal de l'Athénée.

La présentation de la médaille se fera dans une séance publique. On réunira, pour la circonstance, tous les éléments d'une fête littéraire et artistique.

Le nom du lauréat ou de la lauréate sera proclamé après la lecture du manuscrit qui sera obtenu le prix.

Les devises des concurrents à qui des mentions honorables auront été accordées, seront lues devant le public.

Les candidats devront se soumettre strictement aux dispositions du programme.

Les manuscrits dans aucun cas ne seront rendus.

Tout candidat qui fera connaître sa devise, sera mis hors de concours.

Toute personne qui a obtenu la médaille, ne pourra plus concourir.

Les manuscrits seront adressés au secrétaire.

L'Athénée décide qu'un prix consistant en une médaille d'or sera offert aux institutrices des deux Ecoles Publiques Supérieures, où l'enseignement du français fait partie du programme des études, ainsi qu'à celle de l'Union Française, pour être décerné à chacune des élèves de ces institutions, qui, d'après la déclaration de sa maîtresse, sera le plus méritée cette récompense par son application à l'étude d'un français.

Le secrétaire perpétuel,
ALFRED MERCIER,
P. O. Box 726.